

saïres le combattent, mais lui rendent justice; il va droit son chemin...

DE LA ROCHEJAQUELIN.
Le diamant brut et le diamant poli sont l'un et l'autre du diamant...

Toutes les terres de notre globe sont maintenant découvertes, les mers sont sillonnées chaque jour par nos vaisseaux...

En fait de monuments anciens, il vaut mieux consolider que réparer, mieux réparer que restaurer, mieux restaurer qu'embellir...

L'homme ne fait que passer sur la terre; mais il y laisse le produit de ses labeurs...

Je certifie, et sur ma tête, que si l'hélicie sans moteur extérieur parvient à enlever une souris, elle enlèvera encore plus facilement un éléphant...

Le livre le plus parfait est celui qui donne le plus à travailler au lecteur, comme le traité d'esprit le plus heureux est celui qui laisse le plus à deviner...

Les pensées sont des vons qui retiennent la draperie du style. Les clous sont comme des cornes où le poète verse sa pensée...

Les effets de l'erreur sont une des preuves les plus saisissantes de la vérité...

Il n'est jamais prudent d'apprendre hors de propos que la terre tourne aux gens qui ignorent, et marcher sans courir la plus sage démonstration du mouvement...

La reconnaissance est pareille à cette liqueur d'Orient qui ne se conserve que dans des vases d'or...

Il y a des femmes qui traversent la vie comme un souffle bienfaisant...

L'amitié est une chose si rare que, n'étant-elle duré qu'un jour, on doit en respecter jusqu'au souvenir...

Une des conditions essentielles des sociétés civilisées et chrétiennes, c'est l'alliance de l'autorité vraie et de la liberté sage...

Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes...

On a cherché quelles étaient les bases de la religion sur la terre...

Il y a entre les sociétés qui commencent et celles qui sont arrivées à un grand degré de civilisation...

Les insulaires des mers du Sud ne se font la guerre que pour satisfaire leur appétit...

La loi, quand elle veut faire faire par la force ce que la morale fait faire par la persuasion...

Les révolutionnaires de 1793 disaient: Que tout arbre qui ne produit pas de bons fruits soit coupé...

La conquête n'est pas ce que nous avons de plus mauvais...

Il ne faut dire de soi ni bien ni mal; en effet, si vous vous rabaissez indigne...

Les d-pu-près sont tout dans la vie; on est à peu près savant, à peu près sage...

Les d-pu-près sont tout dans la vie; on est à peu près savant, à peu près sage...

Les d-pu-près sont tout dans la vie; on est à peu près savant, à peu près sage...

Les d-pu-près sont tout dans la vie; on est à peu près savant, à peu près sage...

Les d-pu-près sont tout dans la vie; on est à peu près savant, à peu près sage...

Les d-pu-près sont tout dans la vie; on est à peu près savant, à peu près sage...

Les d-pu-près sont tout dans la vie; on est à peu près savant, à peu près sage...

guez tout le monde; on ne se donne point la réputation; il faut la mériter et l'attendre...

Les gens silencieux et froids ressemblent à ces terres en friche où rien ne germe...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

Le travail est la grande loi de l'humanité. C'est le travail qui fortifie les mœurs...

tionnaire que je continueraï si elles me rapportent la moindre nourriture...

Aimer. Verbe actif au printemps, et neutre pendant l'hiver.

Bonheur. Dans le dictionnaire, bonheur est un substantif; dans le livre de la vie, le bonheur est un verbe qui se conjugue au passé avec le souvenir...

Comme je suis un peu fou, j'ai toujours rapporté, je ne sais trop pourquoi, à une couleur ou à une nuance les sensations diverses que j'éprouve...

Sur la cause et l'effet des pierres de la lune, C'est, ma foi, bien en vain que Biot se morfond; N'en cherchez pas si loin les causes...

Libre fille des airs, j'ai retrouvé mes ailes; Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je prends et lis, quand je suis seul; Ce livre aimé, c'est ma jeunesse; Sa reliure est un lincoln.

Le dormit, tandis que je veille, Mes amis des vertes saisons; Tout doucement je les réveille, Et ne crois pas à ces pâleurs.

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Parler peu, réfléchir, écouter plus encore; La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

Le peintre, en un tableau, fait revivre l'histoire Et transmet ses grands faits à la postérité. Des héros par son art il rehausse la gloire.

De leur meilleur côté tâchons de voir les choses; Vous vous plaignez de voir les rosiers épineux; Moi, je me réjouis et rends grâce aux dieux.

L'un voudrait pour lui seul les abus conservés; L'autre croit qu'à son tour il est temps qu'il y soit. Les blancs sont simplement des rouges arrivés.

Sur la cause et l'effet des pierres de la lune, C'est, ma foi, bien en vain que Biot se morfond; N'en cherchez pas si loin les causes...

Libre fille des airs, j'ai retrouvé mes ailes; Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je prends et lis, quand je suis seul; Ce livre aimé, c'est ma jeunesse; Sa reliure est un lincoln.

Le dormit, tandis que je veille, Mes amis des vertes saisons; Tout doucement je les réveille, Et ne crois pas à ces pâleurs.

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Eh! qui peut effacer en nos cœurs attendris Le lieu des premiers pleurs et du premier souris, Où nous avons, enfants, senti sur nos paupières...

Comme les jours s'en vont! On laisse sur la route Tout le sang de son cœur épanché goutte à goutte!

Hier, en voyant une hirondelle Que nous ramenait les printemps, Je me suis rappelé la belle Qui m'aima quand elle eut le temps...

Il est un livre que sans cesse Je prends et lis, quand je suis seul; Ce livre aimé, c'est ma jeunesse; Sa reliure est un lincoln.

Le dormit, tandis que je veille, Mes amis des vertes saisons; Tout doucement je les réveille, Et ne crois pas à ces pâleurs.

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

On le parfum des vers fumant dans l'encensoir, Montait jusqu'à vos cœurs, divinités chéries. Qui joyeux le poète avec l'or de l'espoir.

Mais aujourd'hui l'on joue; on vit aux tabagies, On se pose en héros, on s'oublie aux orgies. Et de ses saisis vins et de ses mots frelatés;

Comme les jours s'en vont! On laisse sur la route Tout le sang de son cœur épanché goutte à goutte!

Hier, en voyant une hirondelle Que nous ramenait les printemps, Je me suis rappelé la belle Qui m'aima quand elle eut le temps...

Il est un livre que sans cesse Je prends et lis, quand je suis seul; Ce livre aimé, c'est ma jeunesse; Sa reliure est un lincoln.

Le dormit, tandis que je veille, Mes amis des vertes saisons; Tout doucement je les réveille, Et ne crois pas à ces pâleurs.

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit, Et de l'esprit comme une rose.

Première page d'un alldom. Sur cet album tout fraternel Vous m'honorez du premier chiffre; J'accepte ce rang solennel.

Comme les jours s'en vont! On laisse sur la route Tout le sang de son cœur épanché goutte à goutte!

Hier, en voyant une hirondelle Que nous ramenait les printemps, Je me suis rappelé la belle Qui m'aima quand elle eut le temps...

Il est un livre que sans cesse Je prends et lis, quand je suis seul; Ce livre aimé, c'est ma jeunesse; Sa reliure est un lincoln.

Le dormit, tandis que je veille, Mes amis des vertes saisons; Tout doucement je les réveille, Et ne crois pas à ces pâleurs.

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

Je n'aime pas, s'il faut le dire, Ces hommes à fausses douleurs, Qui tantôt grimacoient le rire...

mandat pour toute grâce au monde de m'ap-procher d'un pas du terme de la vie.

« CLEMENCE ROBERT. »

« La vie n'a pas toujours été sur le globe. Pour qu'elle pût s'y établir, il a fallu que la température en fût refroidie, que la surface en fût consolidée, que l'air s'y fût dégagé des eaux, que toutes les matières solides, liquides, gazeuses y eussent pris chacune leur état propre; et, quand toutes ces choses ont été amenées à ce point voulu, la même main qui les y avait conduites a créé la vie, et l'a répandue sur la terre. »

« Paris, 24 janvier 1844. »

« Sire, « Aussi longtemps que le succès a couronné vos entreprises, je me suis abstenu d'offrir à Votre Majesté des services que je n'ai pas cru lui être agréables. Aujourd'hui, Sire, que la mauvaise fortune met votre couronne à une grande épreuve, je ne balance plus à vous faire l'offre des foibles moyens qui restent, que les grandes fabrications ne procurent à un plus haut degré. La machine à feu, c'est l'ancien et le vrai nom de la machine à vapeur, a détrôné les bouches à feu. Un convoi de chemin de fer me révèle l'étendue de la puis-sance humaine mieux qu'une batterie de cano-niers. Nos militaires ont récemment construit une citadelle sur des proportions inouïes quand ils ont fait de Paris une place forte; mais les constructions civiles sont plus attachantes non-seulement pour le savant, mais pour le vul-gaire qui se prend par les yeux. Le Jardin d'hiver, rien qu'avec sa charpente qui coûte un million, étoume le public, et fait courir les curieux plus que cet immense déploiement de bastions où l'on a en vain dépensé deux cents millions. »

« MICHEL CHEVALER. »

« Le but de l'éducation est de féconder tous les bons germes déposés par la nature, afin que chaque individualité trouve sa place légitime dans la famille, dans la société, dans l'Etat. »

« Ses moyens, les voici : « Conseils et assistance à la femme qui devient mère, à l'homme que la paternité investit d'une responsabilité sacrée. »

« Instruction élémentaire offerte à tous et exigée de tous. »

« Carrière ouverte aux vocations et aux aptitudes diverses dans les écoles des arts, des sciences ou des métiers. »

« Adoption par l'Etat des enfants que leurs facultés appellent aux études supérieures. »

« Hommage et récompense au travail. »

« CARNOT. »

« Dans un ménage d'ouvriers, le père et la mère sont absents, chacun de leur côté, qua-tre heures par jour. Quel sera le soir, le soir, le père, la mère et les enfants se retrouvent dans l'unique chambre qui leur sert d'asile, le père et la mère fatigués par le travail et les enfants par le vagabondage, qu'y a-t-il de prêt pour les recevoir ? La chambre a été vide toute la journée; personne n'a va-cué aux soins les plus élémentaires de la pro-prété; le foyer est mort; la mère n'a pas la force de préparer les aliments, tous les vé-tements sont en lambeaux. Voilà la famille telle qu'on nous la fait ! »

« JULES SIMON. »

« Bravo ! monsieur Jules Simon ! Mais com-ment la referez-t-on, cette famille si mal faite ? »

« P. LEROUX. »

« Voici, Marie, la copie pour Deceun. Je voudrais bien que vous missiez pour la fin quelque chose qui fit sentir toute l'importance du nom de Marie. Les femmes en tout temps, sous les noms de sibylles, prophétesses, ves-tales, sorcières métriques, ont toujours été con-sacrées comme révélatrices, ou, ce qui est la même chose, génératrices de l'avenir. Sous le nom de Vénus, mère de l'Amour, on a fait remonter vers elles le sentiment le plus ir-résistible que l'homme puisse éprouver; Minerve a été l'expression de la pensée la plus sublime de Jupiter, puisqu'il a fallu fendre le tête au grand dieu pour qu'elle pût en sortir tout armée. Eh bien, Marie a aussi engendré l'ave-nir de l'humanité; elle est la source de tout amour, puisqu'elle a rétabli le lien sympathi-que qui unit le ciel à la terre. Ses Hymnes, comparés aux fêtes de Vénus, montrent assez sa supériorité sur tous les types de femme de l'antiquité. C'est surtout en sa qualité de mère de Jésus, c'est-à-dire de créatrice de la révéla-tion future, que vous devriez lui adresser quelques hommages. Ce qui la différencie de notre avenir particulièrement, c'est que la première Marie est restée là où la seconde n'a pas pu s'arrêter; sa bonté, sa douceur infinies ont plutôt appris à la femme à supporter le joug qu'à le briser, pour établir l'humanité par l'association, à la place de l'accouplement par l'esclavage. »

« P.-S. Je ne peux pas vous promettre de dîner dimanche avec vous. »

« Nimes, le 29 mai 1839. »

« Mais voici, mon cher ami, quelque chose de plus intéressant pour nous : c'est le Paris moral et religieux, c'est le mouvement qui se fait vers la vérité catholique. Tous les

disciples républicains de Buzeh arrivent suc-cessement, et c'est le curé des Petites-Pères, le bon abbé Besgenettes, que la Providence a choisi pour opérer ce miracle. Il m'a raconté les plus touchantes merveilles, en fait de re-tour et de conversion, opérées par l'interces-sion de la mère du Sauveur, qu'il fait invo-quer dans son église sous le titre spécial de *Refuge des pêcheurs*. Roux, entre autres, l'ami intime et le disciple le plus distingué de Bu-zeh, est parfait chrétien; et j'ai laissé le curé ayant des conférences suivies avec le maître lui-même. Des amis de Pierre Leroux, ses col-laborateurs dans l'Encyclopédie de M. de La-zare, et des rédacteurs du National, reviennent aussi; ils reviennent demander au catholicisme le principe de liberté qu'ils ont vainement cherché dans la science. M. de Chateaubriand me disait que cette génération qui s'élevait venait cent fois mieux que celle de la Restauration, sous le rapport religieux, et qu'elle nous préparait un bel avenir pour l'Eglise et pour la société. A propos de M. de Chateaubriand, il me disait encore qu'il croyait avoir aperçu dans l'abbé de Lamennais quelques légers in-dices de la probabilité d'un retour. Mais j'ai la douleur de vous dire que je ne partage nullement l'espérance de M. de Chateaubriand. Ce dernier est admirablement bon, mais sa foi pratique et son affectueux piété. »

« SIBOUR. »

« Qui croit aujourd'hui que les choses pnis-sent rester ce qu'elles sont ? Qui ne vit dans l'attente de grands événements, certains en eux-mêmes, incertains seulement quant à l'é-poque où ils se produiront ? Qui ne sent part-out le sol trembler ? Quel est le peuple an-rien duquel il ne s'opère un sourd travail, dont s'épouventent les pouvoirs frappés d'impuis-sance pour en arrêter le progrès ? D'heure en heure la vie se retire d'eux, et on les voit, dans leur défaillance, étendre le bras et s'appuyer les uns sur les autres pour se tenir debout quelques instants de plus. Regardez ces royaumes ! Mais, ces aristocrates éperdues : qui les effraye ? Elles ont eu le droit de précéder la tempête, qui court devant elle pour annoncer qu'elle vient. Elles ont aperçu à l'horizon un point noir comme une tache de deuil. Elles ont vu de leurs festins, dans l'entassement d'une joie insensée, tomber une ombre a passé devant elles, et sur le mur s'est avancée une main qui traçait des mots sinistres. Qu'est-ce donc qui se prépare ? Le monde tressaille, des fantômes traversent les airs, une lieur obscure enveloppe toutes choses. Est-ce une aube ? est-ce un crépus-cule ? C'est un crépuscule pour vous tous, fils de la vieille société qui descend dans la région des morts. Pour toi, peuple, c'est l'aube du jour que tu te réserves, et que tu attends dans les décrets de sa justice, tardive à nos yeux, mais certaine. »

« LAMENNAIS. »

« Les nations de l'Europe sont en travail aujourd'hui d'un progrès marqué dans les voies de la civilisation. C'est le principe chré-tien qui les émeut, et qui elles ne s'arrê-tent pas toujours complé d'une manière nette et précise de ce qu'elles veulent et de ce qu'elles cherchent, il est certain qu'elles tendent à un rapprochement des hommes entre eux, à un rapprochement véritable, par lequel l'amélioration matérielle et morale de toutes les conditions sera le von de la généralité des âmes et le but de la généralité de leurs efforts. »

« Sans aucun doute, l'œuvre de l'humanité fermente de toutes parts au sein de notre époque; elle veut produire ses réalisations di-verses; et, à cause de cela, la lutte, engagée depuis bien des siècles avec l'égoïsme par le fait de l'avènement des doctrines de l'Évan-gile, a pris de nos jours une ardeur plus vive. Si l'amour de l'humanité triomphe, la prohibi-tion, qui est maintenant une vertu, parce qu'elle est rare, ne sera plus qu'une action simple et commune. La vertu consistera à se dévouer à ses semblables comme à des frères. »

« Alors la première gloire de la terre appar-tiendra à ce dévouement, et l'on pourra s'é-crier : Le sublime dévouement du Crucifié a vaincu; il anime et gouverne le monde ! »

« Paris, le 10 février 1848. »

« H. DEGUERRY. »

« METTONS de la justesse dans nos pensées et de la justice dans nos actions. C'est mon ami Andrieux qui m'a dit cela; il m'a laissé un chèque sur lequel sont gravés ces mots : *Justesse et justice.* »

« JOSEPH DROZ. »

« Lorsqu'on a mis le pied une fois dans la fatale carrière du théâtre, il faut la parcourir jusqu'au bout, épuiser ses joies et ses dou-leurs, vider sa coupe et son calice, boire son miel et sa lie : il faut finir comme on com-mencé, mourir comme on a vécu; mourir, comme est mort Molière, au bruit des applau-dissements, des sifflets et des bravos !... Mais lorsqu'il est encore temps de ne pas prendre cette route, lorsqu'on n'a pas franchi la barrière, il faut n'y pas entrer... croyez-moi, sur mon honneur, croyez-moi. »

« FREDERICK LEMAITRE. »

« Mon cher, « J'attends un petit service de votre obli-gance, tout prêt aussi, moi, à la vous é-re, agréable en quel que ce soit... sauf la bourse... Amicaux augures, petit, par raison d'absence. »

« POUVEZ-VOUS me faire le plaisir d'annon-cer dans le Constitutionnel de demain ou de vendredi que M. Antony Béraud vient d'être nommé directeur et modérateur des usages pour un transport à Belle-Isle en Mer, sur les îles Tonga-Tabou ? »

« Je m'en rapporte à votre bienveillance pour la petite sauce que vous voudrez bien ajouter au nom de votre tout dévoué camarade »

« ANTONY BÉRAUD. »

« P. S. Un petit peu de mousse fera bien, non pas pour Paris, dont je me fiche, mais pour les gens de la-bas, préfets, sous-préfets, et autres détrems de la Bretagne. »

« M. de sensibilité, mon cher comte, ne me permettant pas d'assister à l'ouverture du corps d'un ami, je serai représenté deman-dé par M. Boyer, maître en chirurgie, qui fera l'ouverture du cadavre. C'est un praticien renommé. L'ouverture sera de M. de Bon-nogge, et de M. de Bonnoy, maison de M. Verrier. Je vous prie de l'inviter demain matin et de lui donner l'heure. C'est une jus-tice que j'attends de votre amitié. »

« Ce mardi soir. MARAT. »

« 22 août 1793. »

« Je vous dois obéissance, mon cher père; cependant je pars sans votre permission; je pars sans vous voir, parce que j'en aurais trop de douleur. Je vais en Angleterre, parce que je ne crois pas qu'on puisse vivre en France heureux et tranquille de bien longtemps. En partant, je mets cette lettre à la poste pour vous, et quand vous la recevrez, je ne serai plus en ce pays. Le ciel nous refuse le bon-heur de vivre ensemble, comme il nous en a refusé d'autres; il sera peut-être plus éloquent pour notre patrie. »

« Adieu, mon cher papa; embrassez ma sœur pour moi et me n'oubliez pas. »

« Ce 9 juillet. CHARLOTTE CORDAY. »

« Choisy-le-Roi, 7 juin 1834. »

« Mille pardons, monsieur, de ne vous avoir point encore envoyé la bagatelle que vous avez bien voulu me demander. Une légère indisposition, un petit voyage à Paris qui m'a cruellement fatigué, m'ont empêché de le faire plus tôt; et puis j'écris si longuement, si difficilement, je crains d'avoir aggravé mes torts en vous adressant de la misère en question beaucoup plus que vous ne voudriez en avoir; mais vous pourriez faire justice de mon excédant de verbiage avec une paire de ciseaux. »

« Veuillez agréer tous mes compliments et mes salutations sincères. »

« ROUGET-DE-LISLE. »

« Lettre d'envoi de la Marsellaise à M. Ernest Berton, qui lui avait demandé un autographe. »

« Enfin, mon cher ami, un acte de travail, de lutté, de fatigues, de courses, de répétitions, de sollicitations, de discussions, de conces-sions, de tourments, d'énervements, d'agace-ments, de tortures, de piqûres, de censure !... Et il est des gens qui, me voyant passer la vie et le temps, murmurent : A-t-il une chance !... »

« C'étaient le fatout d'orchestre demandés ! A demain les *Diabes noirs*, et, un petit bon-heur ! Je vais me coucher. »

« Amitié, »

« VICTORIN SARDOU. »

« LES DEUX PALMIERS. »

« Un jour, un calife passant le long d'une côte aride qui s'appelle Chalaun; et il s'y trouva deux palmiers, seuls ornements de ce désert. Il avait soif, et ordonna que l'on coupât l'un des palmiers dont la seve devait être un breuvage délicieux. Lorsque l'arbre fut abattu, l'on aperçut l'inscription suivante : « Soyez bnis, ô vous, les deux palmiers de Chalaun, qui avez donné vos fruits et prêté votre om-brage au pauvre passant fatigué... et malheur à celui qui vous aura séparés. Le calife ayant lu ces mots se sentit malade et ne put aller plus loin. — Ainsi périt le puissant qui détruit tout pour satisfaire une envie... »

« J'ai le titre légendaire au Caïre, dans le *Chroniqueur El-Matin*. »

« GÉRAUD DE NEURAL. »

« Dieu qui m'a frappé dans ma fille vous frappe dans votre mère; il nous donne en re-tour à chacun dans le ciel, à vous une sainte, à moi un ange. Hélas ! nous eussions mieux aimé, vous et moi, ce que nous avions sur la terre. »

« Prenez courage, monsieur, avez l'œil sur le bel avenir d'homme et de poète. Le ta-lent sort et se fait jour par ces plies que Dieu nous fait au cœur. »

« Je vous salue la main, et je suis à vous en-vo. »

« Victrol HUGO. »

« Je me promenaient l'autre jour dans une vaste plaine, où les soldats venaient de faire

l'exercice. L'espace, animé naguère par le bruit des voix, des pas et des armes à feu, était redevenu paisible. Au milieu de ce calme, agréable en quel que ce soit... sauf la bourse... Amicaux augures, petit, par raison d'absence. »

« POUVEZ-VOUS me faire le plaisir d'annon-cer dans le Constitutionnel de demain ou de vendredi que M. Antony Béraud vient d'être nommé directeur et modérateur des usages pour un transport à Belle-Isle en Mer, sur les îles Tonga-Tabou ? »

« Je m'en rapporte à votre bienveillance pour la petite sauce que vous voudrez bien ajouter au nom de votre tout dévoué camarade »

« ANTONY BÉRAUD. »

« P. S. Un petit peu de mousse fera bien, non pas pour Paris, dont je me fiche, mais pour les gens de la-bas, préfets, sous-préfets, et autres détrems de la Bretagne. »

« M. de sensibilité, mon cher comte, ne me permettant pas d'assister à l'ouverture du corps d'un ami, je serai représenté deman-dé par M. Boyer, maître en chirurgie, qui fera l'ouverture du cadavre. C'est un praticien renommé. L'ouverture sera de M. de Bon-nogge, et de M. de Bonnoy, maison de M. Verrier. Je vous prie de l'inviter demain matin et de lui donner l'heure. C'est une jus-tice que j'attends de votre amitié. »

« Ce mardi soir. MARAT. »

« 22 août 1793. »

« Je vous dois obéissance, mon cher père; cependant je pars sans votre permission; je pars sans vous voir, parce que j'en aurais trop de douleur. Je vais en Angleterre, parce que je ne crois pas qu'on puisse vivre en France heureux et tranquille de bien longtemps. En partant, je mets cette lettre à la poste pour vous, et quand vous la recevrez, je ne serai plus en ce pays. Le ciel nous refuse le bon-heur de vivre ensemble, comme il nous en a refusé d'autres; il sera peut-être plus éloquent pour notre patrie. »

« Adieu, mon cher papa; embrassez ma sœur pour moi et me n'oubliez pas. »

« Ce 9 juillet. CHARLOTTE CORDAY. »

« Choisy-le-Roi, 7 juin 1834. »

« Mille pardons, monsieur, de ne vous avoir point encore envoyé la bagatelle que vous avez bien voulu me demander. Une légère indisposition, un petit voyage à Paris qui m'a cruellement fatigué, m'ont empêché de le faire plus tôt; et puis j'écris si longuement, si difficilement, je crains d'avoir aggravé mes torts en vous adressant de la misère en question beaucoup plus que vous ne voudriez en avoir; mais vous pourriez faire justice de mon excédant de verbiage avec une paire de ciseaux. »

« Veuillez agréer tous mes compliments et mes salutations sincères. »

« ROUGET-DE-LISLE. »

« Lettre d'envoi de la Marsellaise à M. Ernest Berton, qui lui avait demandé un autographe. »

« Enfin, mon cher ami, un acte de travail, de lutté, de fatigues, de courses, de répétitions, de sollicitations, de discussions, de conces-sions, de tourments, d'énervements, d'agace-ments, de tortures, de piqûres, de censure !... Et il est des gens qui, me voyant passer la vie et le temps, murmurent : A-t-il une chance !... »

« C'étaient le fatout d'orchestre demandés ! A demain les *Diabes noirs*, et, un petit bon-heur ! Je vais me coucher. »

« Amitié, »

« VICTORIN SARDOU. »

« LES DEUX PALMIERS. »

« Un jour, un calife passant le long d'une côte aride qui s'appelle Chalaun; et il s'y trouva deux palmiers, seuls ornements de ce désert. Il avait soif, et ordonna que l'on coupât l'un des palmiers dont la seve devait être un breuvage délicieux. Lorsque l'arbre fut abattu, l'on aperçut l'inscription suivante : « Soyez bnis, ô vous, les deux palmiers de Chalaun, qui avez donné vos fruits et prêté votre om-brage au pauvre passant fatigué... et malheur à celui qui vous aura séparés. Le calife ayant lu ces mots se sentit malade et ne put aller plus loin. — Ainsi périt le puissant qui détruit tout pour satisfaire une envie... »

« J'ai le titre légendaire au Caïre, dans le *Chroniqueur El-Matin*. »

« GÉRAUD DE NEURAL. »

« Dieu qui m'a frappé dans ma fille vous frappe dans votre mère; il nous donne en re-tour à chacun dans le ciel, à vous une sainte, à moi un ange. Hélas ! nous eussions mieux aimé, vous et moi, ce que nous avions sur la terre. »

« Prenez courage, monsieur, avez l'œil sur le bel avenir d'homme et de poète. Le ta-lent sort et se fait jour par ces plies que Dieu nous fait au cœur. »

« Je vous salue la main, et je suis à vous en-vo. »

« Victrol HUGO. »

« Je me promenaient l'autre jour dans une vaste plaine, où les soldats venaient de faire

l'exercice. L'espace, animé naguère par le bruit des voix, des pas et des armes à feu, était redevenu paisible. Au milieu de ce calme, agréable en quel que ce soit... sauf la bourse... Amicaux augures, petit, par raison d'absence. »

« POUVEZ-VOUS me faire le plaisir d'annon-cer dans le Constitutionnel de demain ou de vendredi que M. Antony Béraud vient d'être nommé directeur et modérateur des usages pour un transport à Belle-Isle en Mer, sur les îles Tonga-Tabou ? »

« Je m'en rapporte à votre bienveillance pour la petite sauce que vous voudrez bien ajouter au nom de votre tout dévoué camarade »

« ANTONY BÉRAUD. »

« P. S. Un petit peu de mousse fera bien, non pas pour Paris, dont je me fiche, mais pour les gens de la-bas, préfets, sous-préfets, et autres détrems de la Bretagne. »

« M. de sensibilité, mon cher comte, ne me permettant pas d'assister à l'ouverture du corps d'un ami, je serai représenté deman-dé par M. Boyer, maître en chirurgie, qui fera l'ouverture du cadavre. C'est un praticien renommé. L'ouverture sera de M. de Bon-nogge, et de M. de Bonnoy, maison de M. Verrier. Je vous prie de l'inviter demain matin et de lui donner l'heure. C'est une jus-tice que j'attends de votre amitié. »

« Ce mardi soir. MARAT. »

« 22 août 1793. »

« Je vous dois obéissance, mon cher père; cependant je pars sans votre permission; je pars sans vous voir, parce que j'en aurais trop de douleur. Je vais en Angleterre, parce que je ne crois pas qu'on puisse vivre en France heureux et tranquille de bien longtemps. En partant, je mets cette lettre à la poste pour vous, et quand vous la recevrez, je ne serai plus en ce pays. Le ciel nous refuse le bon-heur de vivre ensemble, comme il nous en a refusé d'autres; il sera peut-être plus éloquent pour notre patrie. »

« Adieu, mon cher papa; embrassez ma sœur pour moi et me n'oubliez pas. »

« Ce 9 juillet. CHARLOTTE CORDAY. »

« Choisy-le-Roi, 7 juin 1834. »

« Mille pardons, monsieur, de ne vous avoir point encore envoyé la bagatelle que vous avez bien voulu me demander. Une légère indisposition, un petit voyage à Paris qui m'a cruellement fatigué, m'ont empêché de le faire plus tôt; et puis j'écris si longuement, si difficilement, je crains d'avoir aggravé mes torts en vous adressant de la misère en question beaucoup plus que vous ne voudriez en avoir; mais vous pourriez faire justice de mon excédant de verbiage avec une paire de ciseaux. »

« Veuillez agréer tous mes compliments et mes salutations sincères. »

« ROUGET-DE-LISLE. »

« Lettre d'envoi de la Marsellaise à M. Ernest Berton, qui lui avait demandé un autographe. »

« Enfin, mon cher ami, un acte de travail, de lutté, de fatigues, de courses, de répétitions, de sollicitations, de discussions, de conces-sions, de tourments, d'énervements, d'agace-ments, de tortures, de piqûres, de censure !... Et il est des gens qui, me voyant passer la vie et le temps, murmurent : A-t-il une chance !... »

« C'étaient le fatout d'orchestre demandés ! A demain les *Diabes noirs*, et, un petit bon-heur ! Je vais me coucher. »

« Amitié, »

« VICTORIN SARDOU. »

« LES DEUX PALMIERS. »

« Un jour, un calife passant le long d'une côte aride qui s'appelle Chalaun; et il s'y trouva deux palmiers, seuls ornements de ce désert. Il avait soif, et ordonna que l'on coupât l'un des palmiers dont la seve devait être un breuvage délicieux. Lorsque l'arbre fut abattu, l'on aperçut l'inscription suivante : « Soyez bnis, ô vous, les deux palmiers de Chalaun, qui avez donné vos fruits et prêté votre om-brage au pauvre passant fatigué... et malheur à celui qui vous aura séparés. Le calife ayant lu ces mots se sentit malade et ne put aller plus loin. — Ainsi périt le puissant qui détruit tout pour satisfaire une envie... »

« J'ai le titre légendaire au Caïre, dans le *Chroniqueur El-Matin*. »

« GÉRAUD DE NEURAL. »

« Dieu qui m'a frappé dans ma fille vous frappe dans votre mère; il nous donne en re-tour à chacun dans le ciel, à vous une sainte, à moi un ange. Hélas ! nous eussions mieux aimé, vous et moi, ce que nous avions sur la terre. »

« Prenez courage, monsieur, avez l'œil sur le bel avenir d'homme et de poète. Le ta-lent sort et se fait jour par ces plies que Dieu nous fait au cœur. »

« Je vous salue la main, et je suis à vous en-vo. »

« Victrol HUGO. »

« Je me promenaient l'autre jour dans une vaste plaine, où les soldats venaient de faire

l'exercice. L'espace, animé naguère par le bruit des voix, des pas et des armes à feu, était redevenu paisible. Au milieu de ce calme, agréable en quel que ce soit... sauf la bourse... Amicaux augures, petit, par raison d'absence. »

« POUVEZ-VOUS me faire le plaisir d'annon-cer dans le Constitutionnel de demain ou de vendredi que M. Antony Béraud vient d'être nommé directeur et modérateur des usages pour un transport à Belle-Isle en Mer, sur les îles Tonga-Tabou ? »

« Je m'en rapporte à votre bienveillance pour la petite sauce que vous voudrez bien ajouter au nom de votre tout dévoué camarade »

« ANTONY BÉRAUD. »

« P. S. Un petit peu de mousse fera bien, non pas pour Paris, dont je me fiche, mais pour les gens de la-bas, préfets, sous-préfets, et autres détrems de la Bretagne. »

« M. de sensibilité, mon cher comte, ne me permettant pas d'assister à l'ouverture du corps d'un ami, je serai représenté deman-dé par M. Boyer, maître en chirurgie, qui fera l'ouverture du cadavre. C'est un praticien renommé. L'ouverture sera de M. de Bon-nogge, et de M. de Bonnoy, maison de M. Verrier. Je vous prie de l'inviter demain matin et de lui donner l'heure. C'est une jus-tice que j'attends de votre amitié. »

« Ce mardi soir. MARAT. »

« 22 août 1793. »

« Je vous dois obéissance, mon cher père; cependant je pars sans votre permission; je pars sans vous voir, parce que j'en aurais trop de douleur. Je vais en Angleterre, parce que je ne crois pas qu'on puisse vivre en France heureux et tranquille de bien longtemps. En partant, je mets cette lettre à la poste pour vous, et quand vous la recevrez, je ne serai plus en ce pays. Le ciel nous refuse le bon-heur de vivre ensemble, comme il nous en a refusé d'autres; il sera peut-être plus éloquent pour notre patrie. »

« Adieu, mon cher papa; embrassez ma sœur pour moi et me n'oubliez pas. »

« Ce 9 juillet. CHARLOTTE CORDAY. »

« Choisy-le-Roi, 7 juin 1834. »

« Mille pardons, monsieur, de ne vous avoir point encore envoyé la bagatelle que vous avez bien voulu me demander. Une légère indisposition, un petit voyage à Paris qui m'a cruellement fatigué, m'ont empêché de le faire plus tôt; et puis j'écris si longuement, si difficilement, je crains d'avoir aggravé mes torts en vous adressant de la misère en question beaucoup plus que vous ne voudriez en avoir; mais vous pourriez faire justice de mon excédant de verbiage avec une paire de ciseaux. »

« Veuillez agréer tous mes compliments et mes salutations sincères. »

« ROUGET-DE-LISLE. »

« Lettre d'envoi de la Marsellaise à M. Ernest Berton, qui lui avait demandé un autographe. »

« Enfin, mon cher ami, un acte de travail, de lutté, de fatigues, de courses, de répétitions, de sollicitations, de discussions, de conces-sions, de tourments, d'énervements, d'agace-ments, de tortures, de piqûres, de censure !... Et il est des gens qui, me voyant passer la vie et le temps, murmurent : A-t-il une chance !... »

« C'étaient le fatout d'orchestre demandés ! A demain les *Diabes noirs*, et, un petit bon-heur ! Je vais me coucher. »

« Amitié, »

« VICTORIN SARDOU. »

« LES DEUX PALMIERS. »